

de symbolique, elle est d'une réalité absolue. Maintenant, aucun genre d'acrobatie ne m'est étranger.

—Cela ne t'a pas engraisé, dit Madeleine : tu es maigre comme un coucou, mon pauvre Pierrot.

—Oui, mais je vais me refaire ici, pendant mes quinze jours de congé ; Berthe m'empâtera, ajouta-t-il, en lançant un coup d'œil ironique à Mme de Paulhac qui rougit légèrement.

—Tu es dans ton nouveau régiment, à présent, dit M. de Paulhac : comment t'y trouves-tu ?

—Je n'y ai passé encore que huit jours, avant d'aller à Joinville : cela m'a semblé plein d'écueils.

—Comment ?

—Ah ! voilà. Encore un peu de perdreau, s'il vous plaît : j'ai des creux à combler. Il y a au régiment un commandant qui fait des collections.

—Eh bien ?

—Eh bien, reprit le lieutenant, avec gravité : les camarades m'ont dit quand j'ai dû l'aller le voir : "Prenez garde ! il fait des collections". Cela ne m'effraie point, leur ai-je répondu : j'ai moi-même collectionné avec rage, autrefois. "C'est égal, ont-ils répliqué : méfiez-vous." Je me suis donc présenté avec circonspection. Après dix minutes, le commandant m'initiait aux mystères de ses coquilles, car il est conchyliologiste. Il avait l'air bon enfant ; ma circonspection s'en allait lorsqu'il me tint le discours suivant :

—Vous me semblez un officier sérieux, oui, un officier d'avenir. Je ne saurais trop vous engager à éviter les écueils de la vie de garnison : le café, le jeu, etc...

—Oh ! fis-je avec élan : jamais je n'ai joué.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il. Faites comme moi, car il faut bien se distraire dans la vie : j'ai mes collections et mes filles, je ne m'occupe de rien autre.

"Ses filles ! pensai-je : voilà le péril, tenons-nous en garde."

—Vous avez dû reconnaître, d'ailleurs, ajouta le commandant, qu'avec la solde de lieutenant, on est obligé de s'en tenir au strict nécessaire, à moins qu'on n'ait de la fortune. Mais, peut-être avez-vous de la fortune ?

—Aucune, répondis-je.

—Alors, vous devez trouver qu'il est difficile de joindre les deux bouts. Si j'entre dans ces détails, c'est par intérêt ; je m'intéresse beaucoup à mes jeunes officiers.

Je m'inclinai d'un air profondément reconnaissant.

—Oui, reprit-il, il est difficile de joindre les deux bouts si l'on n'est pas aidé par sa famille. Mais, peut-être avez-vous des parents riches ?

—Oui, répondis-je, avec une fierté légitime : j'ai ma cousine, Berthe de Paulhac, qui est fort riche.

—Elle vous envoie sans doute quelque chose ?

—Certainement.

—Que vous envoie-t-elle ? me demanda le commandant avec le plus profond intérêt.

—Elle m'envoie un timbre-poste tous les ans, pour que je lui donne de mes nouvelles, au 1er janvier.